

BLOODY MONDAY

«Vivre cela, c'était grandiose»

vendredi 15 février 2013 de Simon Meier



(Photo Lafargue)

Julian Senderos, fils de paysan et père de footballeur, parle du jour où son junior a signé à Arsenal. Il évoque la carrière de Philippe, ses hauts, ses bas, son enfance, sa tête dure et son «amitié» avec Titi Henry.

Bloody Monday: Cette photo devrait vous dire quelque chose... Vous rappelez-vous la date?

Julian Senderos: Oui, c'était le 18 décembre 2002. L'annonce du transfert à Arsenal.

Pas mal. En réalité, c'était le 20...

Ah oui, bien sûr, vous avez raison. On a fait le voyage à Londres le 18, c'est pour ça que je dis le 18. Mais on ne voulait pas que ça sorte dans la presse avant, on avait attendu le 20 décembre pour officialiser la chose à Genève. Dans ma tête, c'était le 18.

Que vous inspire-t-elle, cette photo?

C'est quand même extraordinaire, c'est fou. Elle m'émeut un petit peu, cette photo-là. C'est magnifique. Je vois mon Philippe beaucoup plus jeune... et moi aussi!

Vous vous ressemblez... Que lisez-vous dans ces regards?

On ne sait jamais. (Il éclate de rire). C'est vrai qu'il y a quand même un regard similaire. Bon, il est plus jeune, c'est vrai, moi j'ai plutôt des rides. Le nez, c'est celui de la maman. Mais il y a quand même quelque chose de moi, hein? Oui on dirait, même si lui est blond, et moi plutôt châtain... Non, c'est magnifique (il marque une pause émue). Là, il a 17 ans parce que les 18, c'était en février.

Oui, le 14, pour la Saint-Valentin. Vous avez fait exprès?

Non, on n'a pas fait exprès, je crois que le docteur devait partir en vacances et il a dit «bon, là, madame Senderos»... Philippe, on ne l'attendait pas... C'est la surprise du chef! Vous savez, on n'est pas pratiquants, mais très chrétiens et catholiques. On était en vacances, à visiter la Vierge del Pilar à Saragosse avec Julien [le frère aîné de Philippe]. Le petit s'est mis à pleurer en disant qu'il voulait un petit frère, etc... J'en rigole aujourd'hui, mais c'est pendant ces vacances que Philippe a été conçu. On peut remercier Julien et le Bon Dieu. C'est incroyable, ce que la vie vous donne! Je remercie chaque jour le Bon Dieu quand je me lève parce que j'ai toujours eu que du bonheur. Mon père est décédé à 90 ans. Ma mère, à 100 ans. Je suis fils unique, je me suis beaucoup occupé de mes parents, qui m'ont donné une certaine éducation. Mon père, c'est quelqu'un qui aimait la terre et les animaux. Il vendait des chevaux, des mulets et autres bêtes qui remplaçaient les tracteurs pour retourner la terre. Il aimait aller dans les foires, nouer des contacts... Il connaissait tout le monde au village. Même ceux qu'il ne connaissait pas, il les invitait à la maison, ce qui faisait râler ma mère. Voilà, tout a commencé là-bas, à Santiuste, dans la province de Guadalajara, à 120 kilomètres de Madrid. Papa travaillait la terre, vendait ses bêtes, en achetait d'autres. J'ai connu ça, je suis tombé amoureux des animaux. Après la guerre, avec la pénuries, les bêtes coûtaient très cher. Un jour, une épidémie a frappé le troupeau de mon père – c'était la ruine. J'avais 7 ans [il est né le 18 octobre 1943], j'étais très triste. Cette année-là, on n'avait même pas tué le cochon... Quand la Guardia Civil est venue saisir ses biens, papa était fou. C'était injuste, mais ils ne rigolaient pas. Moi, par la suite, je suis parti à Londres pour faire un apprentissage dans l'hôtellerie. J'ai travaillé, comme vous ne pouvez pas imaginer. Dans l'agriculture, dans une mine, dans l'hôtellerie puis dans la banque.

Ce côté bosseur, avec des valeurs «proches du terrain», nous ramène assez directement à votre fils Philippe...

Voilà, c'est l'éducation qu'on reçoit à la maison. Tant ma femme que moi faisons sans cesse des économies. Mes collègues de travail allaient à Punta Cana, Phuket... Nous, chaque année, on partait une semaine au bord de la mer vers Tarragone – des fois deux semaines -, c'est tout. Julian et Philippe étaient de très bons nageurs. Mais quand ils sont arrivés à la compétition, Philippe a dit: «J'arrête, ce n'est pas pour moi.»

Et il se lance à corps perdu dans le football. Comment réagissez-vous en tant que père lorsque votre fils signe pour Arsenal?

C'est lui qui a choisi.

Pour beaucoup, c'était un gros risque de partir aussi jeune...

Oui, un gros risque de se retrouver écarté de la famille, des amis, avec une nouvelle langue, une autre nourriture, une mentalité différente, un grand club... Tout a commencé quand la Suisse est devenue championne d'Europe M17, le 10 mai 2002. Le premier appel que j'ai eu, c'était le jour de l'Ascension où on n'était pas allé en pic-nic parce qu'il y avait l'orage. Le téléphone sonne. Quelqu'un commence à parler en anglais. Et qui c'était? Alex Ferguson.

Du jour au lendemain, vous étiez promu agent de joueur international... Ça n'a pas dû être simple, non?

Non, très compliqué. Le Bayern nous a envoyé trois billets aller-retour pour qu'on puisse visiter les infrastructures à Munich – on y est allé quatre fois. Rummenigge et Hoeness sont

venus deux fois à Genève, en amenant un maillot no5 du Bayern au nom de Philippe. Un jour, on avait rendez-vous avec eux à l'Intercontinental. Philippe ne voulait pas y aller parce qu'il y avait la soirée de l'Escalade au Collège. Je lui ai dit «écoute, viens quand même dire bonjour»... Puis il y a eu Arsène Wenger, monsieur Houllier, qui était encore à Liverpool et qui était venu avec un dirigeant, l'Inter de Milan qui avait envoyé un type avec Facchetti, la Juventus, et le téléphone qui n'arrêtait pas de sonner, Guy Roux d'Auxerre qui voulait m'envoyer son avion... Ah, j'avais oublié: on a aussi été reçus par Emilio Butragueno et Jorge Valdano à Madrid. Et puis Barcelone aussi, qui s'est mis sur les rangs.

Donc, il y avait un choix épineux à faire. Comment, sur quels critères?

On allait à Berne un peu avant les Fêtes de Noël, parce que Philippe avait été élu révélation de l'année 2002. Maman, papa et Philippe dans la voiture et on a commencé à discuter. Moi, je regardais combien d'arrières centraux il y avait dans ces équipes. Au Real et à Liverpool, c'était compliqué. Au Bayern, c'était jouable. A Manchester, c'était compliqué. Mais pour le projet, c'est Arsenal qui semblait être l'idéal, avec Wenger qui donnait leur chance aux jeunes. J'ai dit «il faut se décider Philippe, on ne peut pas laisser en plan tous ces gens-là. Le train va passer et on risque de le manquer. Maintenant, le problème, c'est de prendre le bon wagon...» Je l'ai testé tout le long de Genève jusqu'à Berne et à la fin, il a dit: «Papa, je veux aller à Arsenal.» On est rentrés et j'ai téléphoné à minuit à Dean, le grand patron du club, un type extraordinaire.

Dix ans se sont écoulés depuis, avec beaucoup de hauts et de bas et, très vite, des grandes choses...

Trop vite. Tout est arrivé trop vite. Vous êtes un ouvrier et tout d'un coup, vous touchez le loto. Mais j'aimerais revenir sur Philippe... C'était un très bon étudiant, un travailleur infatigable, très aimé au collège, avec les meilleures notes, les langues... Des 6, des 6, des 6. Un jour, je lui avais dit «si tu ramènes un 6, 10 francs». A la fin, c'est moi qui lui demandais d'arrêter! Lui il rigolait, il en voulait toujours plus. Vivre cela, c'était grandiose.

Quels ont été vos conseils avant le départ pour Londres?

Les suivants: tu pars à Londres, tu quittes maman, papa et ton frère, tes copains, ton école, la nourriture, la ville de Genève, et tu pars dans un endroit où tu dois commencer à refaire ta vie. Tu vas rencontrer des gens nouveaux, bons et mauvais, et il faudra faire la différence. Tu devras apprendre une langue, manger une autre cuisine que celle de maman. Après, tu vas rester dans une chambre, tu n'auras plus ton père, ton frère et ta maman à la maison. Tu es tout seul.

Et lui, il était déjà très sûr de lui, non?

Il avait une tête...

Pour vous, les parents, la séparation n'a pas été trop dure?

Moi je n'en ai pas trop souffert, j'avais confiance. Ma femme était moins convaincue de ce choix, parce que Philippe était un très bon étudiant. Pour son âge, il était déjà très mûr dans la tête, il tenait les réflexions de quelqu'un d'un certain âge. Il savait ce qu'il voulait. Il m'a dit «papa, je vais me défoncer, ça va bien aller». Après, il y a eu des hauts et des bas, beaucoup de blessures. La première, c'était ici à Genève. Il jouait un tournoi à Carouge, Philippe avait 12 ans et là, il jouait avec des gars de 18 ans à Servette. Le matin, ils devaient jouer contre Cagliari. Servette menait 1-0 à la mi-temps et là, je suis sûr qu'en face ils ont dit «celui-là, il faut le descendre». Le match à peine recommencé, ils y sont allés à deux et, plaf, tibia-péroné. J'ai sauté depuis le haut de la tribune. A la fin, un des adversaires est venu s'excuser, mais ce n'était pas le «bon». C'était le numéro 8, je l'ai vu, le 8 de Cagliari, j'ai une bonne mémoire, je ne l'oublierai pas. L'arbitre n'a pas donné un carton. C'était le tournoi de Sardaigne à Carouge, voilà...

Des blessures, malheureusement, il y en a eu tout le temps par la suite, récemment encore. Comment vit-on ça?

Il faut être très dur pour supporter tout cela. Pour ne jamais lâcher.

A un moment, que ce soit le fils ou le père, avez-vous pensé: «C'est trop, stop»?

Non, jamais. Jamais découragé. A chaque coup dur, je vais devenir plus fort encore. C'est incroyable, il a une tête, une façon de se battre...

Ce côté testa dura, il le tient de vous ou de sa maman?

Le côté testa dura, c'est sa maman. Moi, quand il y a quelque chose qui me passionne, je persévère. Lui aussi, quand il fait quelque chose, il le fait à 100%. Disons qu'il était bien entouré.

Entre autres images, votre fils, on le revoit lors de la chaude soirée de novembre 2005 à Istanbul, alors que la Suisse vient d'encaisser le 3-1 en début de 2e mi-temps, que le bateau tangue très fort et que tout semble s'écrouler. A ce moment-là, alors que certains joueurs suisses, abattus, restent à terre, lui le «petit jeune», en ramasse deux ou trois par le collet... Très tôt, il dégageait un côté patron...

Oui, c'est pour ça que Frei [Markus] l'a choisi comme capitaine de la sélection M17 qui fut championne d'Europe. Le coach demandait à Philippe de prendre les gars dans le car et de leur apprendre l'hymne national suisse. Il faisait le professeur de chant! Et ils chantaient tout le long, jusqu'à Zurich. (Il se marre). Incroyable. Il y avait des très bons copains, des très bons contacts. Il est comme ça, Philippe. Au cycle d'orientation déjà, il s'était inscrit pour régler les problèmes internes de l'école. Tous les mercredis, quand il n'y avait pas cours, lui devait y aller. Et il réglait toujours tous les problèmes. Il allait voir les gens et il leur disait «arrêtez, vous faites quoi les gars, on est à l'école pour apprendre». Pour nous, parents, c'était incroyable de le voir comme ça. D'où il sortait ça? J'étais impressionné. Je me disais qu'un jour, il allait ramasser... Mais non, ça se passait toujours bien. Après, sur le terrain, s'il faut se frotter à Van Nistelrooy ou Rooney, comme en finale de la Coupe d'Angleterre 2005, gagnée aux penalties contre Manchester United, il n'a pas de complexes. Sur un terrain de foot, il ne connaît personne. Mais à côté, c'est un agneau, un bonnard. Quelqu'un qui a du coeur. Philippe n'est pas méchant. Vous avez vu ses fautes? Rarement il est méchant même si d'accord, il faut tenir l'adversaire...

Dans sa carrière, il y a quelque chose de frappant: les plus beaux moments touchent les plus tristes. Printemps 2006, la finale de la Ligue des champions...

Mon cher ami... Là, vous venez de toucher un point très important. Arsenal, une équipe dirigée par Arsène Wenger, avec Thierry Henry, plus six ou sept joueurs français. Sol Campbell [international anglais et concurrent direct de Senderos en défense centrale] s'était blessé. Philippe l'a remplacé, ils ont fait treize «clean sheets» (blanchissages) en championnat. En Ligue des champions, ils avaient éliminé le Real Madrid avec toutes les vedettes et la Juventus. Philippe a joué des matches au top du top, ok? On arrive à la finale de la Champion's League contre Barcelone à Paris. Sol Campbell, qui n'avait pas joué depuis, revenait petit à petit. Mais un jour à l'entraînement... Avec Thierry Henry, il y a toujours eu quelque chose, ils n'étaient pas copains... La France devait jouer contre la Suisse quelques semaines plus tard en Coupe du monde et sur un contact, Henry, il lui a foncé dessus, paf, par derrière. Philippe s'est relevé et a chopé Thierry Henry: «Oh, t'es con, tu fais quoi? Qu'est-ce que tu veux? Tu veux me blesser? T'as besoin de faire ça? Pourquoi tu fais ça?» Boro Primorac, l'adjoint de Wenger, et d'autres sont intervenus pour les séparer. Mais Philippe a eu le courage de dire les choses en face. Et depuis ce moment-là, ça n'allait pas...

Vous êtes en train de dire que cette altercation lui a coûté sa place au Stade de France contre Barcelone en finale de la Ligue des champions?

Ça lui a coûté sa place sur le terrain pour la finale. Même si Sol Campbell marque le goal [défaite 2-1 d'Arsenal], Philippe était meilleur à ce moment-là. Voilà le problème qu'il y a eu, j'en suis sûr à 100%, et ça me fait du mal. Thierry Henry a dit à Arsène Wenger: «Si Philippe joue la finale de la Champion's, ne compte pas sur moi.» Et quelques semaines après, il est parti à Barcelone. Il paraît d'ailleurs que les négociations se sont faites durant le séjour à Paris, pour cette finale... C'était triste que les choses aient changé comme ça, pour un motif «politique».

Quelques semaines plus tard, à nouveau, le chaud-froid total. La Coupe du monde en Allemagne, l'euphorie, Philippe qui marque contre la Corée et rugit sa joie le pif en sang, le rêve est en route et puis, crac, la blessure...

Oui, tout dans le même match...

Et, avec le recul, qu'est-ce qui domine?

C'est la joie. Il faut récupérer des mauvais moments qu'on passe, les oublier. Mais il faut exprimer de la joie. Philippe a la chance de faire un métier qu'il voulait faire depuis tout petit. A 6 ans, quand la maîtresse demandait aux enfants ce qu'ils voulaient faire plus tard... Toi? Pompier. Toi? Policier. Philippe: «Joueur de football professionnel.» A 6 ans!

On a beaucoup parlé du passé. Quid du futur?

Son contrat arrive à terme avec Fulham en juin.

Donc c'est déjà le moment d'en parler. Vous continuez à faire l'agent pour votre fils?

Non, je ne peux pas, c'est trop compliqué, il y a quelqu'un qui s'en occupe. J'ai pu faire des négociations par le passé, mais il faut un avocat. Si tu ne lis pas bien le petit paragraphe en bas du contrat, ça peut vite coûter 250 000 francs. Pour revenir à votre question, actuellement, il y a pas mal de clubs intéressés. Philippe, c'est vrai, aime Londres et l'Angleterre, et il aimerait bien y rester.

A Fulham, il est heureux?

(Plus bas, comme s'il s'agissait d'un secret). L'entraîneur n'est pas tout à fait sympa... [Il s'agit du Néerlandais Martin Jol]. Quand vous êtes manager d'une équipe, vous avez votre agent. Lui c'est un Italien, le même que Balotelli. Il a au moins six ou sept joueurs à Fulham.

Donc ça joue un rôle important sur qui est sur le terrain ou pas...

Très important. Les joueurs que l'agent de l'entraîneur amène doivent jouer.

Donc le téléphone portable va chauffer... Qui sont les clubs intéressés par votre fils pour la saison prochaine?

Ah ça, je ne peux pas vous dire. Il y en a beaucoup, en Angleterre et ailleurs...

Pour finir, un mot sur l'équipe de Suisse. Comment avez-vous reçu le fait que Philippe ne soit pas convoqué pour le match amical de début février à Athènes, alors qu'il recommençait à jouer avec Fulham?

Alors, on va en parler. J'étais un tout petit peu blessé par cette histoire. J'aime beaucoup l'équipe de Suisse. Mais là j'étais blessé parce qu'ils ont convoqué des joueurs qui étaient remplaçants dans leur club – ce ne serait pas bien de dire lesquels. Mais il y en avait un, deux, trois, quatre, cinq sur le terrain qui ne sont pas titulaires en club. C'est malheureux. Quand on fait partie d'une association, je t'appelle, même si je ne te fais pas jouer. Ou alors, dis-moi pourquoi tu n'as pas besoin de moi. Il n'y a pas de problème avec le sélectionneur, ils ont des contacts toutes les deux semaines, mais là je n'ai pas aimé.